Nicholas B. Dirks, *Castes of Mind. Colonialism and the Making of Modern India*

Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2001, xvi + 372 p., index

Jackie Assayag

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/14212>

DOI : 10.4000/lhomme.14212

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 180-183

ISBN : 2-7132-1775-X

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jackie Assayag, « Nicholas B. Dirks, *Castes of Mind. Colonialism and the Making of Modern India* », *L'Homme* [En ligne], 164 | octobre-décembre 2002, mis en ligne le 25 mars 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/14212> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.14212>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Nicholas B. Dirks, *Castes of Mind. Colonialism and the Making of Modern India*

Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2001, XVI + 372 p., index

Jackie Assayag

- 1 PARLER de l'Inde, c'est presque toujours une invitation à parler de la caste. Aussi bien dans les conversations courantes qu'au sein du milieu académique, la caste est devenue le symbole, la métaphore ou la métonymie de ce pays dont la singularité se confondrait avec cette institution. Depuis des décennies, sinon des siècles, des générations de voyageurs ou de missionnaires, puis ultérieurement des écoles d'anthropologues ou de sociologues, ont considéré la caste comme une réalité fondamentale de l'Asie du Sud – à la fois produit et cause de la fabrique sociale propre à cette vaste région comptant aujourd'hui un milliard et demi d'habitants –, soit pour en affirmer l'antiquité, soit pour en montrer la permanence ou en pronostiquer le déclin, soit encore pour en explorer l'actualité riche en transformations inattendues ou inquiétantes. On ne compte plus les études sur son organisation, sa structure ou sa fonction et nombreux sont ceux qui ont souligné sa vitalité et sa plasticité dans les familles ou les usines, dans les villes, l'espace public ou les partis politiques, ainsi d'ailleurs que sa prégnance sur les communautés acculturées (à l'hindouisme) ou parmi celles des émigrés enclins à se qualifier en diaspora. En bref, la caste c'est l'Inde en totalité, dans l'espace et le temps: la «modernité de la tradition».
- 2 L'intérêt de l'ouvrage de Nicholas B. Dirks, qui rassemble une série d'articles publiés antérieurement dans des revues spécialisées, est de mettre au régime de l'histoire une institution qu'on a trop volontiers figée dans le temps pour la réifier en «culture», quand on ne l'a pas hypostasiée en «civilisation» ou «aire culturelle». L'historien-anthropologue, disciple de Bernard Cohn relu à travers Michel Foucault et Edward Said, s'y applique en faisant son miel de l'école «subalterniste» et de la veine des études «postcoloniales» qui tendent à remplacer les *cultural studies* aux États-Unis. Il le fait avec d'autant plus de compétences qu'il est l'auteur d'une monographie sur le petit

royaume sud-indien de Pudukkottai qui avait provoqué quelques remous dans le champ des études indiennes il y a plus de quinze ans¹. Sur la base d'une ethnohistoire régionale solidement documentée, il y montrait que la hiérarchie, la parenté et le statut avaient été fortement liés avant la colonisation, mais que cette dernière avait finalement brisé ces liens en tronquant le pouvoir des rois-guerriers (*ksatriya*) par la création d'une bureaucratie au sein de laquelle les Brahmanes acquièrent des positions privilégiées; occasion d'asseoir leur haut statut à la faveur de la collaboration pour la codification (indo-britannique) de l'ordre social indien. Bref, l'ethnographe avait fait grand cas de la colonisation (négligée par les observateurs qui ont manqué de voir que la séparation entre religion et politique résultait de son impact). Et de relever, dans la foulée, la naïveté de tous ceux qui avaient appréhendé l'hindouisme et la société indienne à la seule lueur hindoue, indépendamment de sa mutation coloniale, soit de ses puissantes technologies de savoir et de ses dispositifs de contrôle et d'assujettissement, en passant ainsi sous silence quatre siècles de domination musulmane et en minorant plus de deux cents ans d'«indo-britannisation» à marche forcée.

- 3 En réaffirmant avec radicalisme l'historicité de la caste dans son nouveau livre, l'auteur rejette aussi bien l'idée que la caste est une survivance de l'Inde ancienne (transformée ou non), que celle selon laquelle elle serait un système social unique reflétant un ensemble de valeurs culturelles. Loin d'être l'expression d'une «tradition indienne» (en réalité inventée de toutes pièces au XIX^e siècle), la caste est un phénomène moderne – le produit de la rencontre historique entre l'Inde et l'empire d'Albion; une rencontre à la fois politique, culturelle et «épistémique», qui continue de produire ses effets contrastés et ambivalents dans l'Inde postcoloniale. Non que le colonialisme ait créé *ex nihilo* cette forme castée de société, mais bien que sous la domination du Léviathan britannique la caste devint le terme unique susceptible de nommer et de subsumer les diverses formes de l'identité et de l'organisation sociale du sous-continent.
- 4 La colonisation ne peut donc se réduire à un épisode, une périodisation, ni se concevoir comme un incident traversé par la société et réfléchi par l'histoire. Elle est, bien au contraire, une expérience décisive sur deux plans: d'abord, pour définir le caractère absolu du «pouvoir/savoir» colonial dans l'histoire de la mise sous hégémonie de l'Inde (et des mondes non européens); ensuite, pour la formation des catégories qu'utilisent naïvement les anthropologues sur le terrain. Il serait donc temps d'en tirer les leçons: la colonisation est consubstantielle à la destinée de l'Inde; le savoir colonial est à la fondation des catégories de l'anthropologie (de l'Inde).
- 5 Conçue telle une «construction cognitive au service du pouvoir colonial», cette *caste of mind* est bel et bien le «spectre» qui hante l'Inde tant moderne que contemporaine. De fait, la caste fut et reste le recours le plus efficace pour définir l'identité, déclencher la mobilisation sociale, se faire reconnaître dans l'espace public et assurer la domination politique. Alors même que, périodiquement, la configuration castée a semblé s'estomper dans un contexte social et politique plus large, notamment à travers le conflit entre hindous et musulmans, elle se perpétue et s'épanouit dans le monde démocratique indien.
- 6 Pour illustrer les avatars de la caste dans la durée, Dirks retrace sa trajectoire depuis les royaumes médiévaux du sud de l'Inde (à peine esquissés), c'est-à-dire depuis l'époque qualifiée de «précoloniale», jusqu'aux premières traces des archives coloniales dans le courant du XVIII^e siècle (1^{re} partie). La colonisation s'est alors confondue avec l'oubli de

l'histoire. L'auteur s'arrête longuement pour commenter en détail les nombreux textes des missionnaires (jésuites) et autres archivistes, collectionneurs et orientalistes du XVIII^e siècle afin d'établir comment leur approche lettrée et parfois historiographique (à sa manière biaisée, il est vrai) fut progressivement supplantée par la technique des enquêtes, des *surveys* et des recensements; soit autant d'énumérations de populations et de groupes répertoriés au service d'une «volonté de savoir/pouvoir» qui prit une tournure obsessionnelle au cours du XIX^e siècle. La forme «caste» devint à la fois le prototype et l'instrument de la régulation du monde social indien à des fins de contrôle, de l'administration et de la prédation des richesses de ce «joyau de l'empire» sur lequel «le soleil ne devait jamais se coucher» (2^e partie).

- 7 Dirks suit les métamorphoses, aussi bien ethnographiques, raciales et policières de la caste dans les écrits des administrateurs britanniques ainsi que dans les travaux des chercheurs en sciences sociales victoriens, mais également chez des ethnologues et anthropologues plus récents qui cherchèrent pourtant à protéger leur savoir de son legs colonial. Il qualifie d'«État ethnographique» – notion explicitée dans le chapitre III et la 3^e partie – l'entreprise qui accompagna la rupture de 1857, date de ladite «Grande rébellion», qui vit l'abandon de l'approche historique au profit d'une représentation «anthropologique» de cette société conçue comme «non occidentale». Cette représentation, considérée comme adéquate parce qu'indigène (ou l'inverse), selon la pétition de principe propre au régime impérialiste, devint le mode principal de connaissance et de gestion de l'Inde tant coloniale que postcoloniale.
- 8 Les chapitres qui composent la quatrième partie mettent en évidence la montée de la politique de la caste, dite «castéisme», au cours du XX^e siècle. En effet, on assista à l'émergence de mouvements fondés sur l'identité de groupes sociaux ou religieux, restreints ou élargis, qui ont menacé le consensus nationaliste indien alors en pleine maturation.
- 9 Nicholas Dirks prend soin de rappeler à plusieurs reprises que cette histoire de la caste n'est qu'un mode narratif parmi d'autres d'une «historiographie postcoloniale du colonialisme». C'est dire qu'une autre entrée thématique eût pu faire l'affaire pour traiter de «la fabrique de l'Inde moderne» – pour reprendre le sous-titre de l'ouvrage. D'autres récits, d'autres histoires dites «analogues», comme celles de la construction de l'hindouisme, de l'identité ethnique, de l'émergence de la nation et du nationalisme, voire même de la genèse de l'anthropologie comme discipline de connaissance (de la tradition élaborée à la suite de la question éminemment politique des coutumes locales soulevée par le pouvoir impérial), car l'Inde fut bel et bien «anthropologisée», auraient pu être écrits... Mais pour autant que leur fût appliqué le même type de «déconstruction (postcoloniale)», puisque la colonisation a également assujéti l'ensemble du passé et des histoires des sociétés dominées, celles qui nourrirent la «vision des vaincus», à savoir toutes ces cultures qui entrèrent dans la modernité en expérimentant simultanément les formes multiples de l'assujettissement et de l'humiliation.
- 10 Affirmer ainsi que la caste n'est pas le «key symbol of Indian society», en le répétant sur quelque 370 pages où il est essentiellement question de caste, risque d'apparaître finalement autoréfutatif. Mais l'historien déplorera surtout que l'auteur reconstruise l'état (supposé) de la société précoloniale indienne à partir de la seule expérience de la rupture coloniale, au risque d'anachronismes, comme le montrent les travaux des spécialistes étudiant les anciens régimes indiens (*early modernities*), ou de ceux qui

insistent sur la continuité entre les «formes antérieures» (depuis le XIV^e siècle) et les configurations modernes (XVIII^e-XX^e siècles).

- 11 Libre également au spécialiste de l'Asie du Sud de lire ce compendium comme une manière pour l'auteur de régler ses comptes avec sa conscience savante passée. Notamment l'enseignement anthropologique reçu à l'Université de Chicago dans les années 1970, alors dominées par les travaux dits «ethnosociologiques» de McKim Marriott et de Ronald B. Inden, tous deux en quête d'un savoir «moniste» sur une Inde fondamentale, c'est-à-dire construite à partir des catégories sanscrites, seules susceptibles de rendre intelligible l'Inde d'hier comme d'aujourd'hui selon le tropisme orientaliste alors dominant. Non sans panache, mais celui-ci aujourd'hui passablement terni, les deux ethnosociologues déclaraient avoir «found that the presumptions evident in Vedic thought do provide a good basis for formulating Indian unity and for understanding much of South Asian history and ethnography consistently», selon la formule extraite de leur article «Caste systems»². Un tel idiome, souligne cruellement Dirks, est aujourd'hui récupéré et défendu par les seuls nationaux-hindouistes radicaux.
- 12 Un rappel malicieux de l'auteur confirme l'ampleur de son repentir, en expliquant du même coup pourquoi l'anthropologie du sous-continent fabriquée dans les pays occidentaux n'a jamais sérieusement pénétré l'Inde bien réelle. Tandis que les acteurs sociaux de l'Inde postcoloniale se battaient dans cette jeune démocratie pour surmonter le passé colonial et fortifier en conséquence la sécularisation d'un pays à la recherche de son émancipation économique, politique et culturelle, l'anthropologie en tant que discipline académique – alors sciemment indologue et volontiers anhistorique aux États-Unis comme en Europe –, hyper-trophiait la dimension religieuse de cette société en affirmant que la religion y «englobait» le politique. Une telle (seconde) «renaissance orientale» sert désormais, martèle Dirks, de credo au national-hindouisme xénophobe.
- 13 Plus généralement, comme on l'a dit, ce travail de «sémantique historique» sur la caste s'inscrit dans une relecture post-coloniale de l'Inde et de l'historiographie indienne, assez largement dominante dans les travaux contemporains aux États-Unis. À ce titre, la *coda* (inédite) du livre choisit pour cible ladite «école de Cambridge» (en réalité plutôt un réseau) en prenant à partie véhémentement ses principaux représentants, Chris A. Bayly et David Washbrook. *Caste of Mind* s'engage ainsi dans la compétition pour l'interprétation hégémonique d'une vaste partie du monde – l'Asie du Sud et l'Empire – dans un champ académique devenu pleinement international, c'est-à-dire incluant désormais les chercheurs issus des mondes qu'interprétaient jusqu'à fort récemment les seuls Occidentaux³.

NOTES

1. Nicholas B. Dirks, *The Hollow Crown: Ethnohistory of an Indian Kingdom*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986; cf. Jacques Pouchepadass, «Politique, religion et société en Inde. Une approche ethnohistorique», *L'Homme*, 1990, 114: 121-129.
 2. *Encyclopaedia Britannica*, vol. 3, 1974: 982-991.
 3. Pour un développement de cette querelle internationale, je me permets de renvoyer à mon article, «La caste entre histoire et anthropologie. Le “Grand jeu” interprétatif», *Annales HSS* (à paraître en 2002).
-

AUTEUR

JACKIE ASSAYAG

CNRS-EHESS, Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud, Paris.